



# A TOUS LES FRANÇAIS

*La France a perdu une bataille!*

*Mais la France n'a pas perdu la guerre!*

Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique, oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude. Cependant, rien n'est perdu!

Rien n'est perdu, parce que cette guerre est une guerre mondiale. Dans l'univers libre, des forces immenses n'ont pas encore donné. Un jour, ces forces écraseront l'ennemi. Il faut que la France, ce jour-là, soit présente à la victoire. Alors, elle retrouvera sa liberté et sa grandeur. Tel est mon but, mon seul but!

Voilà pourquoi je convie tous les Français, où qu'ils se trouvent, à s'unir à moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance.

Notre patrie est en péril de mort.

Luttons tous pour la sauver!

## VIVE LA FRANCE !

18 JUIN, 1940

*J. de Gaulle.*  
GÉNÉRAL DE GAULLE



Mathilde Le Goff

dite Mathy

alias Madeleine



*Les coups, ce n'est pas ce qui compte,  
Je suis vieille.  
On m'en a fait de toutes sortes jadis  
Mais je n'étais pas habituée à la honte.*

Paul Claudel

Le boulot, y'a eu des jours avec, des jours sans. Y'a eu quelques moments pas faciles, et puis y'a le regard des grandes dames, qui nous jaugent de haut pendant que leurs maris jouissent dans nos bras. Pourtant, jamais encore dans ma vie je n'avais connu l'humiliation autant que le 22 juin 1940.

Ce jour-là, la France signait l'armistice et se livrait aux Boches. Ce jour-là, les Allemands ont défilé dans Lorient, au pas de l'oie, au son de leur infecte musique militaire. C'est vraiment là que j'ai pris conscience de ce que cela signifiait. Avoir des clients étrangers, la belle affaire ! A Lorient, y'a un tas de nationalités différentes qui se sont succédées dans mon lit. Des Suédois, des Javanais, des Maltais, des Grecs (les légendes sont trompeuses), un Congolais, une fois (plus jamais). Alors, avoir des Allemands, des Mongols ou des Martiens, peu importe tant qu'ils paient et ne sentent pas trop fort. Mais voilà, les voir parader sur le quai des Indes avec leur fanfare, je me suis sentie plus salie que si un régiment de cavalerie m'était passé dessus, chevaux compris. « Alors c'est ça, la défaite ? », que je me suis dit. Et puis j'ai repensé au petit Jacquot, et j'ai senti les larmes me venir aux yeux.

*3 septembre 1939*

*Maison de tolérance « Aux délices de l'Orient »*

Quelques heures plus tôt, Daladier venait de déclarer la guerre à l'Allemagne suite à l'invasion de la Pologne. Dans la salle enfumée du bar, la radio était allumée, donnant les derniers bulletins d'information. Quelques habitués écoutaient en silence, la clope au bec, devant leur verre de pernod. « C'est reparti comme en 14 », y'en a un qu'a dit. « C'est encore nos braves petits gars qui vont se faire tuer. » Les types présents étaient des pêcheurs, trop vieux ou avec trop d'enfants pour partir au front. Pour autant, la mort, ils la connaissaient : être marin pêcheur, c'est pas drôle. On part pour Terre-Neuve ou le banquereau, en laissant derrière soi sa femme et le petit dernier, sans savoir si on reviendra. Moi, j'étais assise au bar, j'écoutais sans rien dire. La guerre, je pensais, c'était pas une histoire de femmes.

La porte s'est ouverte, tout le monde s'est tourné vers le nouvel arrivant. Un type tout petit, tout jeune, imberbe, habillé en kaki, traînant derrière lui un invraisemblable barda de casque, gamelles, sac, capote, couverture, tout ça s'entrechoquant à chacun de ses pas. Il est venu vers moi, avec un sourire un peu timide, et m'a dit :

- Mademoiselle, je crois que j'ai besoin de vous.

- Envie ou besoin, mon chaton ? Je lui ai demandé.

On est montés tous les deux. Moi, je suis pas du genre à aguicher trop, surtout quand le client est déjà ferré, je laisse ça aux vieilles putains qui n'arrivent pas à appâter le chaland. Le petit bidasse était plutôt mignon, je n'avais eu qu'un seul client de la



soirée avant, pour tout dire j'étais pas mécontente. Prostituée, c'est un boulot comme les autres, mieux sans doute que l'usine parce que la satisfaction du client, on la voit tout de suite. C'est un boulot où on nous dit merci à la fin, et un boulot où à des moments, on est contentes de rendre service.

Le petit bidasse s'est débarrassé de son sac, son manteau, sa vareuse, sa veste, ses guêtres, ça a bien pris cinq minutes. Au début j'essayais de l'aider, mais comme je ne réussissais qu'à l'emberlificoter davantage, je suis restée allongée sur le lit, en regardant mon petit soldat ôter ses armures. Qu'est-ce que j'ai ri ! Mais une fois tout ça fini, gare ! Il s'est jeté sur moi et s'est montré un amant très fougueux, malgré sa petite taille et son corps tout frêle. Il m'en a fait voir de toutes les couleurs, et vers la fin du noir, beaucoup de noir. Y'a des clients avec lesquels on a pas beaucoup à se forcer.

A la fin, on est restés un peu tous les deux. La soirée était plutôt calme et les *Délices de l'Orient*, c'était pas une maison d'abattage, on pouvait prendre son temps.

- Tu t'appelles comment, beau soldat ?

- Jacques, mais on m'appelle Jacquot. Je vais prendre le train de nuit pour Rennes, et après pour les Ardennes. Je pars à la guerre.

- J'espère pour toi qu'elle sera courte.

J'ai dit ça sans réfléchir, un peu comme quand on demande à un gamin d'être prudent en faisant du vélo. En parlant, je lui caressais les cheveux, tendrement. Ça, je le fais pas avec tout le monde, seulement quand le client me plaît.

- C'est curieux, personne ne semble se rendre compte. « La guerre sera courte », « on aurait dû laisser la Pologne à elle-même », « on ne fera qu'une seule bouchée des Boches », « couvre-toi bien, il va faire froid en Allemagne ». Non, la guerre sera pas courte. C'est l'armée allemande en face, et elle a fait bien des progrès en vingt ans. Eux, ils ont envie de se battre. En France, tout le monde s'en fout. Le matériel est périmé, les chefs sont périmés, le gouvernement est périmé. On va aller se faire tuer dans l'indifférence générale, personne n'en veut, de cette guerre.

- Pourquoi on la fait, alors ?

- Parce qu'il faut ! Parce que de l'autre côté de nos frontières, y'a des va-t-en-guerre qui ne demandent qu'à en découdre. Parce qu'ils ont déjà absorbé l'Autriche, remilitarisé la Rhénanie, bouffé la Tchécoslovaquie sans qu'on leur dise rien, et qu'on peut pas rester indéfiniment l'arme au pied. Parce qu'ils sont cul et chemise avec l'URSS, et que l'Angleterre, même si elle nous aidera, elle restera bien tranquille derrière la Manche et enverra trois divisions pour la forme là où on en aura soixante et les Boches, cent vingt. Alors, c'est à nous de nous en charger. Pour pas qu'on devienne la nouvelle Tchécoslovaquie, la nouvelle Pologne. Parce que quand il y a un fou dangereux dans sa rue, il faut aller le maîtriser.

Jacquot était lucide. Il parlait bien. Il y avait un tel fatalisme, dans ses yeux, quand il disait ça... Je m'étais jamais trop mêlée de politique, mais il avait raison.

Je pouvais rien faire. La guerre, c'est une affaire d'homme, nous autres les femmes sommes impuissantes. Alors, j'ai fait ce que toute femme sait faire depuis que le monde est monde, je l'ai serré dans mes bras, très fort. L'heure de son train approchait, il s'est rhabillé. Il a sorti son porte-monnaie, je l'ai arrêté.

- Laisse, tu en auras plus besoin que moi.

En partant, il m'a dit :

- Cette guerre, on va la perdre. Ne nous oubliez pas trop vite.



J'ai pris l'adresse de son régiment, et je lui ai promis de lui écrire. Les premiers mois, je l'ai pas fait. Le front était calme, il ne se passait rien, rien du désastre prédit par Jacquot. Je savais pas trop quoi lui dire, et puis j'avais mes problèmes, à moi aussi. Je l'ai oublié. Et puis, le 10 mai, les Allemands ont attaqué. Ça s'est passé vite, très vite. Quand j'ai entendu dans les communiqués qu'ils passaient pour les Ardennes, j'ai tout de suite pris mon stylo pour écrire à Jacquot. Je lui ai dit qu'il ne fallait pas qu'il se fasse tuer, qu'il fasse attention à lui, que cette guerre, on allait la gagner, lui et moi, que même si ça semblait con, même si on s'était vus qu'un soir, je l'aimais, ce petit.

Ma lettre m'est revenue deux semaines plus tard, avec la mention « Tué à l'ennemi le 14-05-1940 ».

Et, le 22 juin, les Allemands défilaient à Lorient au son de leur infecte fanfare, tandis que j'essayais de graver dans ma tête le souvenir de Jacquot, pour ne jamais l'oublier.

J'ai jamais été trop considérée, question de statut sans doute. Prostituée, ça fait mauvais genre. On se blinde vite : les bigotes qui tirent le rideau à votre approche, les curés qui se signent, les cocues qui changent de trottoir, ça finit par amuser plus que ça ne blesse. Les femmes nous méprisent, mais nous gagnons la compagnie des hommes. Mais pour la première fois, j'ai ressenti l'humiliation collective d'être Français. Les Allemands se sont installés durablement, multipliant les pillages et les brimades de ce pays qu'ils avaient vaincu. Les soldats affluèrent au bordel, exigeant de nous qu'on soit suivies par des médecins allemands, arborant tous, au moment de jouir, ce petit air conquérant qui était commun aux hommes de toutes les nations mais que j'avais soudainement beaucoup de mal à supporter. Mais y'avait plus rien à faire : la guerre, c'est pas une chose de femmes, et la guerre, en plus, elle était déjà perdue.

Il m'a fallu quelques mois pour réfléchir. Pour m'en remettre. La morosité ambiante était insupportable : les clients habituels venaient tristement au bordel, baisaient tristement, repartaient tristement. Les produits courants se sont mis à devenir introuvables : cognac, bas de soie et autres denrées indispensables au bon fonctionnement des *Délices de l'Orient*, mais aussi pain, viande, essence, tissu, charbon, tout était rationné. Le maréchal Pétain était à la tête de la France, et il arrêtrait pas de dire que tout allait bien, que le pays allait se redresser, que les responsables étaient les communistes, les socialistes, les juifs, les franc-maçons, bref tout le monde sauf les Allemands. Étrange quand même ! Ils étaient chez nous, on les voyait tous les jours, à croire qu'il y avait que Pétain et sa clique qui les voyaient pas. Et puis, de l'autre côté de la Manche, envers et contre tout, les Anglais tenaient, malgré les bombardiers nazis, malgré les sous-marins nazis, même tous seuls, ils tenaient, et avec eux une poignée de français tenaient aussi. J'admirais ces gens là qui continuaient à se battre quand tout le monde avait renoncé. Si Jacquot était pas mort, il serait certainement allé là-bas. Mais je pouvais faire quoi, moi ?



Début 1941, en discutant avec ma cousine Gwenaëlle, je lui ai dit tout ça. C'est sorti d'un coup, par bouffées, mon dégoût des nazis, de la défaite, mon envie de faire quelque chose. Elle ne m'a pas dit que j'étais folle, ni qu'on ne pouvait rien faire. Elle m'a juste dit d'attendre et de me tenir tranquille, qu'elle avait quelque chose pour moi. Deux semaines plus tard, un client que je n'avais jamais vu entra à *Délices de l'Orient*. Âgé d'une quarantaine d'années, le visage rond et aimable, il ressemblait à un simple voyageur de commerce tel qu'on en voyait passer des dizaines au cours de l'année, mais avait le regard plein d'appréhension de celui qui vient au bordel pour la première fois. Bien que Geneviève soit aussi disponible et lui ait fait des premières avances, c'est moi qu'il a demandé. On est passés tous les deux dans la chambre, et je me disais qu'à déniaiser, celui-là, ce serait pas de la tarte. Une fois enfermés tous les deux, il a dit ces mots qui résonnent encore dans ma tête :

- Pour vous, je serai Rémy. Je ne veux pas connaître votre vrai nom, je vous appellerai Madeleine.

Il avait créé un réseau couvrant l'ouest de la France, appelé Confrérie Notre-Dame (CND). Ce qu'il demandait était à l'opposé de ce que j'avais imaginé : pas d'actions commando, de nuit, mitrailleuse au point, ni d'assassinats au poignard, ni de déraillements de trains. La CND était un réseau qui recueillait le renseignement d'origine militaire pour l'acheminer ensuite en Angleterre, au 2ème Bureau de la France Libre, chargé des renseignements, et travaillant en étroite collaboration avec l'Intelligence Service anglais. Rémy m'a demandé si ça me dérangeait de travailler pour l'Angleterre. Je n'avais aucune objection.

- Il va falloir que vous soyez discrète, beaucoup plus que vous ne l'avez été avec Gwenaëlle. Nous vivons dans une France où plus personne n'est digne de confiance. N'importe qui peut dénoncer son voisin aux allemands, voire même à la police française. Vous pouvez être arrêtée à tout moment, sans preuve, et livrée aux boches qui sauront vous arracher des aveux, par tous les moyens possibles. Le moins vous en saurez, le moins vous pourrez en dire. Ne cherchez jamais à en savoir plus sur le réseau ou sur l'utilité qu'auront les renseignements que vous rassemblez. Si vous devez recruter quelqu'un, parlez-m'en avant.

J'ai dit oui. Ma tête tournait un peu. Je venais d'entrer de plein pied dans un univers qui m'était jusqu'alors inconnu, celui des agents secrets.

Lorsqu'il me questionna, Rémy se rendit compte que j'avais une position idéale pour récolter du renseignement. La bataille de l'Atlantique battait son plein, et les sous-marins allemands de l'amiral Dönitz coulaient chaque semaine des dizaines de navires marchands. L'Angleterre ne dépendait pour son ravitaillement que de l'aide des États-Unis, qui n'étaient pas en guerre, aide que l'Allemagne essayait d'interrompre par tous les moyens, avec un succès croissant. Les sous-marins partaient des bases de Lorient, Brest, La Rochelle et Bordeaux, que des chantiers perpétuels agrandissaient afin de mettre les terribles U-booten à l'abri des bombardiers anglais. C'était une lutte à mort, qui allait décider du destin de la guerre. Et moi, dans tout ça ?

La vie d'un sous-marinier était périlleuse et extrêmement désagréable. Pendant plusieurs semaines, ils étaient confinés à cinquante dans une boîte métallique de cinquante mètres de long et quatre de large, dans l'odeur des diesels, de la sueur, de leurs excréments. Dormant les uns sur les autres, sans se laver, ils



sentaient les vibrations des moteurs, les craquements de la coque sous la pression, et vivaient dans la peur d'être tous anéantis par la grenade sous-marine tirée d'un destroyer anglais. Inutile de dire qu'une fois rentrés au port, souvent auréolés de la gloire d'avoir envoyé par le fond cinq, parfois dix, cargos anglais, ils fondaient sur les bordels environnants comme la misère sur le bas peuple, portant des toasts sonores à leurs victoires. Je les voyais souvent au *Délices de l'Orient* commander un gâteau sur lesquels ils disposaient des bougies en forme de navires, le nombre correspondant aux bâtiments coulés durant leur patrouille. Dans mon lit, certains, francophones, se répandaient plus que de raison sur ce qu'ils avaient fait, les risques qu'ils avaient encouru, tel ou tel matériel qui leur avait fait défaut. Jusque-là, j'avais toujours écouté d'une oreille distraite tout en remettant mes bas, mais je me suis rendue compte qu'il me suffisait de les relancer pour qu'ils parlent encore plus. Et quand venait le moment pour eux de repartir en patrouille, je n'avais même pas besoin de les écouter parler : voir leur tête suffisait pour que je sache s'il ne leur restait plus qu'un jour, douze heures ou même une heure de permission. Quand ils baisaient lentement, avec gravité, le visage sérieux, c'est qu'ils s'apprêtaient à remonter dans leur boîte de conserve et repartir risquer leur vie par-delà les mers. Rémy était enthousiaste : pour lui, j'étais une source de renseignement de premier choix. C'est comme ça que, le 3 février 1941, je suis devenue Madeleine, du réseau CND.

Au début, je consignais par écrit mes renseignements, et je les transmettais chaque semaine à Rémy quand il passait à Lorient. C'était un père de famille nombreuse, catholique pratiquant. La fois où il m'a recrutée était la première et unique fois où il entrait dans un bordel. Sans la guerre, lui et moi ne nous serions jamais parlé. Aujourd'hui, je me sens plus proche de lui que de n'importe qui d'autre sur cette terre. Nous luttons pour la même cause, partageons les mêmes risques.

Bientôt, nous avons cessé de nous voir avec Rémy : je déposais mes rapports dans une boîte aux lettres, près du lycée Dupuy de Lôme, et un agent de liaison que je ne connaissais pas les récupérait pour les transmettre ensuite à je ne sais qui. Ce système n'était pas terrible : je ne savais souvent le jour même qu'un sous-marin allait repartir en patrouille, et le délai était trop court pour que je puisse avertir les anglais. Je savais qu'un seul radio opérait pour tout l'Ouest de la France et devait envoyer les rapports de tous les agents du réseau CND. Comme les émissions des opérateurs radio clandestins pouvaient être repérées par le service d'écoute de la Gestapo, le radio devait souvent choisir entre assurer sa propre sécurité et transmettre tous les renseignements disponibles. Parfois, la radio ne marchait pas, et tout devait partir par courrier, traverser la ligne de démarcation, passer par Gibraltar via l'Espagne, une épopée périlleuse qui mettait plusieurs semaines, parfois plusieurs mois.

Le 22 juin 1941, Hitler envahit l'URSS, réveillant le Parti Communiste Français, jusqu'ici illégal mais dormant, n'osant pas lutter contre l'occupant allemand. Le PCF recevait en effet ses ordres de Moscou, qui était à l'époque allié avec l'Allemagne. Il faut dire qu'entre juin 1940 et juin 1941, en tant que résistante, j'étais plutôt seule. Les actes d'opposition à l'ennemi étaient quasi inexistantes, les tracts et journaux patriotiques osant s'opposer au Maréchal rarissimes. On parlait peu de De Gaulle, le chef de la France Libre. Après l'entrée en guerre de l'URSS, cela commença à changer, pour le meilleur et pour le pire. Les sections locales du



PCF commencèrent eux aussi à imprimer leurs tracts, entrer dans la lutte clandestine, essayer de réveiller les consciences, comme si avant eux rien n'avait existé. Ça m'attristait. La véritable résistance, elle avait commencé le 3 septembre 1939, quand l'armée française sur laquelle on avait tant craché avait commencé les hostilités avec l'Allemagne. Jacquot avait fait partie de ces premiers résistants. Et puis il y avait eu De Gaulle, Rémy et son réseau, tous ceux qui en France occupée, en France libre ou en Angleterre continuaient la lutte. L'arrivée du PCF bouleversait la donne : numériquement, ils étaient bien plus nombreux, organisés et structurés que la poignée de petits réseaux qui fonctionnaient jusqu'alors. Je n'avais aucune idée du nombre d'agents de CND, ni du nombre d'autres réseaux du même genre qui pouvaient fonctionner partout en France. En revanche, là où nous travaillions pour la France Libre et les Anglais, le PCF travaillait pour Moscou. Là où notre boulot était de recueillir des renseignements utiles à l'effort de guerre, le PCF prônait la lutte armée. Le 21 août 1941, un partisan abattait en plein métro parisien un officier de la Kriegsmarine en permission : impact militaire nul, six personnes exécutées en représailles par les allemands. En octobre, récidive : le Feldkommandant Hotz, responsable des troupes d'occupation de Nantes, est tué. Cette fois, c'est cinquante otages qui sont abattus, pour la mort d'un seul homme. La Gestapo, qui jusque-là était relativement calme en zone occupée, s'est réveillée. Alors qu'au début de l'année, nous n'avions qu'à craindre la police française - relativement laxiste - et la Feldgendarmarie, la Gestapo recruta un certain nombre d'informateurs français, tentant d'infiltrer les réseaux, surveillant de près les personnes suspectes, souvent main dans la main avec la police de Vichy. Jusque-là, j'avais fait mon devoir sans trop me soucier des conséquences, mais j'ai commencé à avoir peur.

En septembre, Rémy m'a présenté à Anquetil, un jeune marin démobilisé qui était radio sur un de nos sous-marins, sabordé en 1940 à l'arrivée des Allemands. Il venait de recevoir une des toutes dernières radios parachutées par les Anglais, un poste portatif qui tenait dans une valise. Étant donné la qualité de mes renseignements, Anquetil devait émettre à partir de Lorient, de sorte que je pouvais sans délai lui signaler le départ ou l'arrivée d'un sous-marin. Il avait pris une chambre sous les combles, rue de Clisson, et je devais aller le voir dès que nécessaire pour qu'il transmette à Londres mes informations.

*Lorient, octobre 1941*

Rémy me l'avait dit : dans une guerre secrète, il faut faire laborieusement sa part du travail, sans savoir si elle aboutira à quelque chose. Le renseignement le plus infime peut changer le cours de la guerre sans qu'on sache qui l'a fourni. Inversement, un renseignement d'une importance capitale peut traîner des mois sur un bureau d'État-major sans qu'on n'en fasse rien.

Le 14 au soir, afflux de sous-mariniers au *Délices*. Ils ont les mines graves mais ils sont encore farauds. Dans mon lit, certains se confient un peu plus. Leur sous-marin va faire encore deux jours d'essai dans la rade avant le départ, alors ils profitent encore tant qu'ils peuvent. Ils boivent un peu, mais quittent les lieux à 21 heures. Bravant le couvre-feu, je sors discrètement. Quand j'entends le bruit d'une patrouille, je me cache sous un porche. La nuit est noire, pas une seule lumière dans les rues, à cause du black-out. Je



rejoins Anquetil dans sa chambre, il m'ouvre en pyjama, les yeux bouffis. Je lui dicte le message à transmettre. Je crois me souvenir qu'un des officiers avait sur sa casquette une carte à jouer, l'as de trèfle : Anquetil, qui connaît bien les sous-marins, trouve l'immatriculation de celui-ci.

« Sous-marin U-111 prêt à appareiller sous deux jours pour destination inconnue. Essais en rade. Départ en haute mer pour le 17. » Londres ne répond pas, comme c'est la consigne.

Le 15, ils ne reviennent pas, sans doute absorbés par les préparatifs du départ. Le 16 au soir, ils sont à nouveau là, dans l'ambiance typique du départ : certains sont joyeux à l'excès, d'autres ivres morts, d'autres tristes et lucides. Les premiers matelots se confient peu, mais vers le milieu de la soirée, j'ai ma chance : le commandant en second est bavard. Très bavard. Ce qu'il me dit est inespéré ! Mais bien sûr, je dois attendre qu'ils partent tous, que madame Germaine ferme l'établissement avant de pouvoir rejoindre Anquetil. Ça dure des heures ! Rarement passes m'ont paru aussi longues. Je parviens enfin à m'éclipser, je cours dans les rues. C'est bien ma veine, je tombe sur une patrouille de flics ! Ils me questionnent, me demandent mes papiers, me rappellent que c'est interdit de me promener après le couvre-feu. Les flics français sont presque pire que les Boches, maintenant. Quand je débarque chez Anquetil, il est trois heures du matin. Je le réveille encore, pour ne rien changer. Et cette fois, le message est on ne peut plus précis.

« U-111 appareille le 17 à 8 h de Kéroman I. Naviguera en surface jusque travers ouest Île de Groix pour cause mines. Navires escorteurs indisponibles pas soutien aérien prévu. »

Il envoie ce message à plusieurs reprises, pour être sûr que Londres le reçoive bien. Le délai sera-t-il suffisant pour qu'ils montent une opération ? D'après Anquetil, un U-boot en surface est une proie idéale.

A cette heure, pas question que je prenne le risque de me faire arrêter en rentrant aux *Délices*. La chambre de bonne d'Anquetil est minuscule, juste un petit lit de célibataire. Sans avoir besoin de rien dire, on s'y endort, serrés l'un contre l'autre. Lui et moi vivons dans un monde trop dangereux pour faire des manières, pour respecter les convenances.

La canonnade de la DCA allemande nous réveille. Il est neuf heures du matin. Nous bondissons du lit, ouvrons la lucarne, grimpons sur le toit. D'ici, on a une vue magnifique sur Lorient, son port et sa rade. Dans un vrombissement assourdissant, quatre bimoteurs passent au ras des toits, au milieu des éclatements d'obus. Je distingue tout : la cocarde britannique, l'immatriculation de l'appareil, la tête du pilote, avec ses lunettes et son masque à oxygène. Le passage de ces avions modernes, à quelques mètres de nous, donne une impression de puissance et d'invulnérabilité. Anquetil et moi nous étreignons en souriant. Londres a entendu nos messages ! Je n'oublierai jamais l'euphorie qui m'a pris à ce moment là. J'ai senti, réellement, que je faisais partie d'un tout. Moi, Anquetil, ces aviateurs anglais qui sont passé si près, et tous ces hommes et ces femmes, en Angleterre, qui ont décodé nos transmissions, alerté les escadrons, ravitaillé les avions...

Le U-111 n'a été qu'endommagé et est revenu au port pour réparations. Il est reparti trois jours plus tard. Trois jours de gagné, pendant lesquels il n'a torpillé aucun navire anglais. Si modestes sont nos victoires, dans cette guerre secrète.



Lorient, 2 décembre 1941

Une journée sans histoires aux *Délices de l'Orient*. Le matin, on ne bosse pas : le bar est ouvert, mais nous, on y officie qu'en fin d'après-midi. Madame Germaine dit qu'on est pas dans une maison d'abattage mais dans un établissement de qualité, et que la qualité se juge pas au nombre de passes.

En attendant, on va faire les courses, avec des tickets bien sûr. Les rations sont maigres, et il est fréquent d'attendre plus d'une heure devant la boutique du boulanger ou l'épicier. J'en profite aussi pour faire un tour dans les environs, à bicyclette. Avant-hier, il y a eu un important bombardement anglais et Rémy veut savoir où sont tombées les bombes. L'occupant semble avoir peu souffert, par contre une école et quelques maisons ont été touchées et une quarantaine de civils sont morts, sans compter les blessés. Il va falloir transmettre à Londres que les bombardements de nuit sont toujours aussi inefficaces, et pire, dangereux. Ces messages n'ont pas l'air d'être entendus...

Les véhicules civils sont devenus rarissimes, par contre la noria des camions allemands continue. La base sous-marine qu'ils construisent à Kéroman demande des quantités colossales de béton, d'acier, d'outils. C'est elle que les anglais veulent détruire, c'est d'elle dont partent les sous-marins qui coulent tant de bateaux dans l'Atlantique.

En passant près de l'étang du Ter, je vois une carcasse d'avion gardée paresseusement par deux soldats de la Wehrmacht. Des aviateurs anglais ont dû y périr au cours du dernier raid. Il n'y a que les Allemands qui semblent ne pas mourir à Lorient...

Je prends mon déjeuner avec Geneviève et Momo. Au menu, quelques tartines de pain, des topinambours, des carottes à l'eau, quelques grammes de beurre. Pour agrémenter le tout, nous avons une boîte de sardines. Les *Délices* sont ravitaillées par André, un jeune ouvrier de la sardinerie voisine, qui arrive à nous vendre en douce quelques boîtes. Madame Germaine veut qu'on mange à notre faim, et de temps à autres elle nous met de côté quelques œufs, un poulet ou un saucisson. Par rapport au reste de la population, on est privilégiés.

Maurice, ou Momo, c'est un cousin que Geneviève a ramené aux *Délices*. Il vient d'Hennebont où il vivait avec sa mère, qui a été tuée dans le bombardement de la nuit du 30. Geneviève dit que déjà avant, il n'était pas bien malin, et c'est vrai qu'il ne paraît pas avoir toute sa tête, le Momo. Je ne sais pas comment madame Germaine a accepté ça, elle qui d'habitude radine sur tout, une bouche supplémentaire... elle lui demande juste de pas se montrer quand elle a des clients. Momo, il est pas causant, il décroche tout juste quelques mots et il traîne partout sa tête de grand abruti.

Geneviève est nerveuse, ça se sent. Elle peut bien le cacher à tout le monde, mais pas à moi. Je ne lui demande rien, c'est une convention tacite entre nous : si elle a envie de me parler, elle le fera. Peut-être que moi aussi, je dois paraître tendue.

On se prépare pour la soirée, avec Geneviève. On s'habille, on s'apprête, on se coiffe. On plaisante entre nous sur les clients de la soirée, leurs petites particularités, c'est notre moment entre nous, notre soupape. Ces derniers temps, la clientèle est morose côté français. Côté allemand, les bordels militaires sont de plus en plus nombreux et encadrés, mais il y en a toujours qui préfèrent aller tenter l'exotisme et qu'on retrouve aux *Délices*. On dépasse rarement les trois ou quatre clients par soirée.



Immanquablement, madame Germaine vient nous pousser une soufflante. « Pas la peine de passer trois heures à se pomponner, mesdemoiselles, c'est pas Versailles ici ! » Mais qu'on se pointe au comptoir avec un chignon défait ou une combinaison qui dépasse, et on l'entendra ! Elle est comme ça, madame Germaine : un bloc, un monolithe. Toujours un reproche au bec, jamais un mot aimable, l'avarice incarnée. En vrai, bien caché au fond de son apparence revêche, un cœur de mère-poule. Y'a pas beaucoup de maquereelles qui traitent leurs filles comme elle. Elle met même de l'argent de côté pour nous, quand on sortira : elle ne l'avouera jamais, mais j'ai vu ça noté sur le cahier de comptes. Dans sa jeunesse, elle n'a pas été que putain, on sent que c'est une dame qui a vécu. Mais elle n'en parle jamais.

Quand on revient dans la salle principale, maquillées, pimpantes, avec nos fume-cigarettes, nos bas et nos robes satinées, nous sommes devenues Mathy et Jenny. Nos premiers clients sont déjà là. Pour Jenny, deux Allemands, habitués. Wolfgang, un jeune officier sous-marinier. J'aurai voulu le prendre, des sous-marinières c'est toujours de bonnes sources d'information, mais il préférerait Jenny. Le second, c'est « Herr Professor », même s'il veut qu'on l'appelle Otto. Une tête de bon père de famille, un peu bedonnant, toujours en civil. Lui, il semble important. Il se promène toujours avec une serviette en cuir dont il ne se sépare jamais. Du peu que j'en sais, il est sur Lorient pour surveiller les travaux de la base sous-marine de Kéroman. Ça serait la source rêvée... mais c'est Jenny là encore qui l'a eu. Moi, ce soir, je me contenterai d'un marin pêcheur et d'un notaire. Le pêcheur vient précocement, ce qui me laisse le temps d'une petite pause. Le notaire est un vicieux, il veut passer par des endroits bizarres, non mais il se croit où ? Je le remets à sa place fermement, et nous nous mettons d'accord pour qu'il vienne entre mes seins, moyennant un supplément. Je retourne prendre des verres au bar, mais il n'y a plus grand monde à appâter : quelques gars du coin qui sirotent du cidre, et n'ont pas les moyens de se payer plus. Je discute un peu avec eux, pour la forme. Vers 20 heures, madame Germaine baille ostensiblement, les derniers clients se hâtent de rentrer avant le couvre-feu. Avant guerre, on fermait bien plus tard.

On range, on nettoie, on fait les comptes de la journée. Et puis on va se coucher, en espérant que demain sera un jour meilleur.

*Lorient, 4 décembre 1941*

Soir ordinaire. J'essaie de me rapprocher de Otto, le « Professor ». Il est en train de discuter avec Wolfgang, en allemand. J'ai pris mon plus beau sourire et je me suis mis à leur table. Le regard d'Otto louche parfois dans mon corsage, je sens que le poisson est en train d'être ferré. Cela dit, je fais clairement la potiche : je ne parle pas allemand.

A un moment, le ton commence à monter entre les deux hommes. Je ne comprends pas vraiment ce qui se passe, il me semble que Wolfgang a commencé en premier. Je tente de minauder pour les calmer - ils savent parler tous les deux français - mais rien n'y fait, et après un dernier éclat de voix, Wolfgang brise une bouteille et part, bouillant de colère. Otto semble choqué. Je propose de lui offrir un verre, mais il décline et ne tarde pas à partir. Je me tourne vers madame Germaine, qui hausse les épaules. « Tu sais, les hommes... »



Lorient, 5 décembre 1941

Avec Geneviève, on se maquille. En essayant d'avoir l'air le plus naturel, je lui demande :

- Tu pourrais me laisser Otto, la prochaine fois ? J'aimerais bien le faire.

Elle me regarde, l'air un peu étonné. Ça arrive qu'on s'échange des clients, mais pourquoi je voudrais avoir un vieux bedonnant ? J'ajoute, peu convaincante :

- Il me fait rire, ce type.

Geneviève n'insiste pas, et consent à me le laisser. A moi de jouer maintenant. J'ai encore en tête le conseil de Rémy : ne rien dire, à personne. Même si Geneviève est comme une sœur pour moi, et qu'elle pourrait être d'une aide inqualifiable, je préfère qu'elle ne sache rien de ce que je veux faire.

Je suis tendue. Avec Otto, je m'attaque peut-être à du gros gibier. Et si la police allemande avait repéré les émissions radio de chez Anquetil ? Et si mes indiscretions avaient attiré l'attention sur moi ? Et si Momo était un flic en civil ? Je dois faire l'effort de me calmer, de respirer fort. Ce n'est pas le moment de flancher.

André, le petit ouvrier de la conserverie de sardines, arrive tôt. C'est pas courant, mais ça lui arrive des fois de passer pour boire un coup et discuter. Je lui amène à manger, il semble qu'il veuille surtout boire. Ce petit jeune n'a même pas dix-huit ans, il doit vouloir noyer un chagrin d'amour...

A dix-huit heures, mon premier client arrive. C'est un régulier, il est déjà venu quelques fois depuis cet été. Je ne sais pas ce qu'il fait dans la vie, seulement son prénom : Henri. Il a un léger accent du sud.

« C'est comme d'habitude ? » que je lui demande.

Il hoche la tête. Nous allons dans ma chambre. Je le regarde sévèrement, je l'aguiche un peu en levant ma jupe.

« Alors, on a pas été sage cette semaine ? »

« Non maman », me répond-il d'un air penaud.

Je m'assois sur le lit, le colle sur mes genoux et je commence à lui claquer les fesses. Il se laisse faire, bien sûr, c'est même pour ça qu'il vient. Je juge pas, c'est pas la demande la plus tordue que j'ai eue. D'habitude, ça lui fait un effet direct, mais là, même dans notre position, je sens pas grand chose s'agiter. Je lui baisse son froc et son slip pour reprendre la fessée cul nu, cadence rapide. Je dois dire que ça me détend, ça me libère presque. Henri, lui, il serre les dents, il encaisse. Au bout d'un bon moment, c'est moi qui commence à fatiguer, et je sens que ça commence à frétiller, alors je l'allonge pour le finir à la main. C'est laborieux ! J'attire plus le client, ou quoi ?

Alors qu'il se refroque, je lui envoie une torgnole du revers de la main.

« On dit pas merci ? »

« Merci maman », qu'il répond d'une toute petite voix.

Je perçois mes cent balles, et je sors de la chambre en le laissant nettoyer. Il a une belle marque de doigts sur la joue, et avec ce qu'il a pris sur les fesses, il aura du mal à s'asseoir un bon moment.

De retour dans la salle, je me fais à nouveau tout sourire. André m'appelle, visiblement il est éméché, et il semble vouloir faire une passe lui aussi. Sa première, vu sa nervosité. Je le fais patienter un peu. Otto est là, comme à son habitude. Madame Germaine me fait



signe, et me glisse à voix basse que Jenny est partie avec Wolfgang, son petit sous-marinier, et qu'apparemment c'est à moi de m'occuper du Professor. J'acquiesce.

Tout sourire, je vais vers Otto en le déshabillant du regard. Il a bien avec lui sa serviette et son fermoir métallique. Je me remémore ce que m'a dit Geneviève à son sujet : il vient vite, mais il a tendance à piquer un roupillon après la coucherie. Ça me laissera un moment pour ouvrir la serviette et prendre les documents. Je vois Henri sortir précipitamment des *Délices*.

Jamais gageuse n'a été aussi nerveuse que moi au moment où je fais entrer Otto dans ma chambre. L'Allemand est encore gaillard, un peu fripon. Pas un mauvais bougre, il me pelote avec application avant de me prendre. Je compte dans ma tête, à voix basse. Arrivé à cinquante, je le sens se répandre, grogner comme un buffle, jurer en allemand, puis il se retire, s'allonge et s'endort presque aussitôt. La redoutable mécanique allemande n'a pas fait long feu. Jamais le terme de *Blitzkrieg* n'aura été si bien employé.

Le réveil m'annonce qu'il est 18 h 52. Je me précipite dans les poches de son veston. Une carte d'identité allemande, au nom de Otto Burkel. Des laissez-passer. Pas de clé. Rien non plus dans les poches. Je fouille une seconde fois, pour être sûre. Rien.

Mais bien sûr, son pardessus ! Il l'accroche toujours au portemanteau dans la grande salle. Je me rajuste un peu, remet mes souliers à talons et je sors, l'air de rien. J'arrive dans la grande salle, j'avise le porte-manteau. Je suis seule, Geneviève et Wolfgang doivent être dans la chambre, Momo ne doit pas se montrer le soir, madame Germaine a dû aller à la cave. Quelques secondes plus tard, j'ai une petite clé plate que je glisse, faute de mieux, bien au chaud. Nos tenues de travail n'ont pas de poches... Madame Germaine remonte quelques secondes plus tard.

« André t'attend, je l'ai mis dans la piaule de Geneviève ».

La mort dans l'âme, je redescend. Otto dort et avec lui sa serviette. André m'attend dans la chambre d'à côté, et il semble très tendu. Ou plutôt, très tendu sauf là où il faut. Encore un qui va pas être simple à dépuceler...

J'entends des gémissements d'homme. Ce n'est pas Otto, ça provient plutôt de la salle de bains. Momo ? Je ne vois personne d'autre. Peu importe, mon objectif est d'en finir le plus rapidement possible avec André. Quelques minutes suffise pour me rendre compte qu'il n'y a rien à en tirer : le pauvre reste mou comme un escargot de Bourgogne. Il va falloir que je le rassure, que je lui dise que tout va bien, et ça va prendre du temps. D'ordinaire, Otto dort une petite demi-heure, et l'horloge indique sept heures. Si Otto se réveille et s'en va, il va se rendre compte du vol de la clé. Pour la première fois, je mesure les risques que je suis en train de prendre. Je devrais trembler de tous mes membres, et pourtant mon esprit est parfaitement lucide.

Si je suis prise, je risque la mort. Geneviève et madame Germaine aussi. Anquetil également, si je parle, et peut-être même Rémy.

Je ne me suis jamais sentie aussi vivante qu'à cet instant.